

# LA BANLIEUE B

**S**i je dis «femmes de banlieue», à qui pensez-vous? À Louise Turcot et Monique Mercure, bien perruquées et maquillées, incarnant les banlieusardes à la cuisse légère de *Deux femmes en or*? À la Mira pathétique et combative de *Toilettes pour femmes*, de Marilyn French? Aux Américaines des grandes banlieues dont Betty Friedan décrit en 1963 «l'indéfinissable malaise» de femmes mystifiées? À un certain portrait-robot de la femme de banlieue tracé en 1978 dans *Châtelaine*? Ou bien pensez-vous, comme moi, à votre soeur ou copine, en banlieue depuis son mariage, qui vous raconte périodiquement des anecdotes du genre :

RUSSIE

CHINE

Mais peut-être êtes-vous une femme de banlieue, qui avez choisi, comme des milliers d'autres Québécoises, d'élever vos enfants «loin du bruit, de la pollution, du trafic, des dangers et de l'anonymat de la ville». Alors ce préambule vous a choquées. Il faudrait faire la part des choses, dites-vous: il n'y a pas que des problèmes à vivre en banlieue.

Comme nous en avons assez, nous aussi, des étiquettes un peu méprisantes qu'on accole souvent aux femmes de banlieue, «ménagères, choyées, peu émancipées, conservatrices, etc.», nous sommes allées voir sur place, à Laval et sur la rive sud de Montréal. Quelles sont les conditions de vie actuelles des femmes de banlieue? Et surtout, la banlieue bouge-t-elle? C'est-à-dire comment évoluent les banlieusardes, sous les pressions économiques et la poussée des idées féministes? Se reconnaîtraient-elles toujours dans le portrait dessiné par Betty Friedan :

«Vers 1950, la ménagère de grande banlieue était l'idéal de toute jeune femme américaine et faisait l'envie – disaient – des femmes du monde entier : ménagère américaine que la science et l'équipement ménager avaient libérée des corvées domestiques, des dangers de l'accouchement et des maladies de sa grand-mère! Elle était belle, saine, cultivée, et se consacrait entièrement à son mari, ses enfants, son foyer. (...) elle possédait tout ce que la femme avait jamais pu rêver de posséder. (...) Sa seule ambition était de devenir une épouse et une mère modèle, son rêve le plus audacieux d'avoir cinq enfants et une maison merveilleuse, son unique combat consistait à dénicher un mari et à le garder.»<sup>1</sup>

Alors que nous relisons Friedan et French, à défaut d'une trop rare documentation en sociologie ou en information sur les femmes de banlieue, Céline Cloutier s'appropriait à présenter un mémoire de maîtrise en aménagement où elle tente une analyse critique et féministe des effets du développement de la banlieue sur la condition des femmes.<sup>2</sup> Parce que ses observations, tirées d'ouvrages spécialisés ou féministes, viennent éclairer ou confirmer le témoignage spontané des banlieusardes, nous les y avons incorporés *en italique*. Voici donc ce montage un peu expérimental de la réalité et de son analyse.

## Une sorte de ghetto ?

Du tablier du pont Jacques-Cartier, le regard s'allonge au sud vers les frondaisons de Saint-Lambert. C'est un matin boueux et glissant de mars et nous sommes en retard. Nous prenons vers l'ouest et, longeant toujours le fleuve, nous dépassons les alignements bien droits de Brossard, Candiac, Saint-Constant, Laprairie, Saint-Philippe, Delson, Saint-Mathieu : d'anciens petits villages ruraux sont devenus de nouvelles banlieues, gonflées par les développements domiciliaires champignons, mais

sans plan d'urbanisme bien précis. Municipalités et écoles sont débordées par cet afflux démographique.

Car les banlieues continuent de se peupler, surtout de jeunes couples avec enfants, comme dans les romans, comme dans *Toilettes pour femmes* : «Meyersville était une sorte de ghetto fait de petites enclaves destinées à isoler les uns des autres les classes, les couleurs de peau, les gens âgés et les infirmes. On y trouvait un grand nombre de petites maisons semblables, chacune avec un réfrigérateur, une cuisinière, une machine à laver et une cour clôturée. Et presque tous les gens qui s'y installaient étaient de jeunes couples avec de jeunes enfants qui n'étaient pas les bienvenus dans les appartements, et qui avaient besoin d'une cour et d'une machine à laver. Les gens qui, autrefois, auraient loué de petites maisons dans leur ville natale, achetaient, maintenant qu'il n'y avait presque plus de maisons à louer, des maisons à Meyersville avec un premier versement de 2 500 francs et le reste en versements échelonnés à 4,5%.»<sup>3</sup>

N'y aurait-il que les taux d'intérêt à avoir changé ?

En 1981, la maison unifamiliale isolée représentait 43% de toute la production domiciliaire, comparé à 24% en 1971. Et le recensement canadien de la même année confirmait les tendances à l'étalement résidentiel. La banlieue grandit, s'étend à la région avoisinante, englobant les anciens villages, sans toutefois multiplier les services aux citoyen-ne-s. Le développement de ces «mégabanlieues» (...) renforce le rôle des femmes comme travailleuses domestiques et comme main-d'oeuvre de réserve.

Nous traversons Candiac. La journée est grise et le paysage plutôt banal: mélange de champs plats, de noyaux église-école-vieilles maisons, d'intersections laides avec centres d'achats et motels. Et partout dans les espaces vides, des panneaux vendent les projets domiciliaires Jolibourg ou Place de rêve (650 maisons, 60 par 100 pieds, etc.). Juste en face, de l'autre côté du fleuve, Montréal se perd dans la brume et le frimas. Et là, juste après l'écluse de Sainte-Catherine, nous trouvons l'ancienne école où nous attendent sept mères de banlieue dans le local du groupe *Ma'me Chose*.<sup>4</sup>

Elles ont de 28 à 45 ans, à peu près, et de un à quatre enfants. Une seule travaille à l'extérieur, les autres se disent en riant «travailleuses à temps plein à la maison». Elles ne sont pas originaires de ces banlieues où elles sont arrivées après leur mariage, avec un ou des enfants. Comme pour plusieurs Montréalaises élevées dans l'asphalte, la maison de banlieue avec son espace représentait beaucoup pour elles. Diane Bernier, par exemple, est arrivée à Saint-Constant il y a huit ans :

# OUGE-T-ELLE ?

«La petite Nathalie, la deuxième, venait de se fendre le menton sur la table du salon. Jusqu'à l'os. Louise – tu la connais, c'est ma voisine – était affolée et sans auto, évidemment. C'était la semaine, son mari travaillait. En plus, comme je partais faire mes heures à la boutique, elle gardait aussi les deux miens. Mais pour une fois j'avais l'auto... alors on a habillé les cinq enfants, avec Nathalie qui saignait toujours, et on a filé à la clinique en vitesse. Et ça arrive une fois par mois, ce genre d'urgence-là. Tu imagines le trouble, sans auto, avec cinq petits qui braillent?»

## CANADA

«Moi, je suis venue à cause des enfants. C'était vraiment un choix. On aurait très bien pu rester à Montréal sauf qu'on était à logement, avec une cour communautaire toujours pleine, et quand le bébé pleurait à trois heures du matin, la voisine d'en haut nous tapait dans le plafond à coups de balai. Un moment donné, j'avais le choix : je fais une dépression ou je vais directement en banlieue. Dans ma maison à moi, tu sais. C'est ce qui est arrivé. On s'est acheté une maison ici, puis j'ai élevé mes enfants et j'ai trouvé ça «ben l'fun» parce que tout le monde avait de jeunes enfants, vivait chez soi, il y avait une espèce de communauté, et j'ai apprécié l'entraide des voisines. Les enfants ont beaucoup d'amis. Au début, ils avaient deux ans et 9 mois. J'ai été heureuse de pouvoir les élever sans crainte, avec plus de liberté ; les enfants sont plus aptes à s'épanouir comme ça qu'en ville sur un trottoir.»

«Maintenant que les enfants sont plus vieux, huit et dix ans, je serais prête à m'en retourner en ville. Pourquoi ? J'aimerais avoir des cinémas proches, des services de loisirs, que mes enfants puissent se débrouiller de façon plus autonome sans avoir la mère transporteuse tout le temps. J'aimerais tellement de choses ! (rires) J'ai fait de l'élevage à plein temps pendant quelques années et là j'ai envie de vivre autre chose pour moi, et pour mes enfants aussi. Pouvoir travailler à l'extérieur, entre autres, et ne pas avoir à faire une heure ou deux de voyage par jour.»

### Transporteuse à temps plein

«Moi, j'ai une auto mais il faut quand même que je voyage les enfants. Ma fille suit des cours de musique mais c'est à Laprairie et je dois la reconduire (10 kilomètres !). Il faut vraiment être décidé à ce qu'elle prenne de la musique. Alors qu'à Montréal, elle pourrait probablement s'inscrire dans une école où il y a de la musique intégrée. Pour la natation, c'est à Laprairie ou Brossard. Pour magasiner, c'est à Brossard. Tu imagines le millage par année ? Évidemment, sans auto, tu ne peux même pas envisager ces possibilités-là. Mais moi, j'ai pas envie d'être une transporteuse à temps plein après avoir été une mère à temps plein. Et si je veux travailler ailleurs, faire quelque chose de ma vie, qui va transporter mes enfants ?»

L'histoire de Diane Bernier est exemplaire : toutes les autres femmes mentionnent aussi le manque de services culturels ou de loisirs, les problèmes immenses de transport, la difficulté de trouver un emploi, et si oui de le concilier avec ses tâches ménagères. Toutes surtout comparent avec la ville.

Déjà, avant Sainte-Catherine, nous avions rencontré à Laval 19 femmes un peu plus âgées, réunies aussi dans une école réaffectée, pour un stage sur la pré-ménopause offert par l'organisme Laval au féminin.<sup>5</sup> Elles aussi préféreraient la banlieue en réaction à la ville :

«Moi, j'aime pas l'expression femmes de banlieue, ça fait péjoratif, à l'écart... et on a tout ce qu'il faut ici, les centres d'achat, etc. – Moi, j'ai connu l'éloignement dans d'autres provinces, alors ici c'est de l'or en barre, comparé à Terre-Neuve ! – Il y a autant d'avantages culturels qu'en ville : cinéma, etc., et avec moins de pollution, de trafic. Ma soeur, en ville, elle a pas ça, elle, des cours comme Laval au féminin. Je lui ai dit : «Viens à Laval !» – Moi, je suis de Sainte-Rose, c'est la campagne. Les liens avec les voisins sont plus faciles qu'en ville, moins anonymes. La ville, c'est l'isolement dans la foule. – Moi, j'aime la banlieue parce que les gens sont plus relax qu'en ville, plus au ralenti. J'aime pas la vitesse, le système de la grande ville.»

*La banlieue n'est pas appréciée en soi, mais par opposition à la ville (...) La ville c'est le lieu du pouvoir, des hommes, de la production, la chasse aux femmes s'y pratique, des viols s'y commettent. En s'y opposant, les femmes expriment peut-être un rejet symbolique de l'ordre patriarcal, dont la ville et son downtown seraient l'expression privilégiée. En fait, les femmes n'auraient que peu de choix entre la ville et ses «dangers» et la banlieue «protectrice». Protection relative si l'on en croit les témoignages de plus en plus nombreux sur la violence domestique.*

Diane Bernier, elle, aimerait peut-être déménager mais son mari et ses enfants ne seraient pas forcément d'accord : «Mon mari est content, lui, pourtant il travaille à Ville d'Anjou et il doit voyager ça tous les jours. Pourquoi il apprécie la banlieue ? Parce qu'il ne vit pas là ! Il est bien, lui ; quand il arrive c'est tranquille, il est chez lui, et comme on a beaucoup investi dans cette maison, on est bien installés.»

*Les hommes sont plus favorables que les femmes à la vie en banlieue, surtout à ses fonctions récréatives de «retraite» de la ville. C'est aussi un bon investissement financier, une preuve de statut et l'endroit idéal pour élever les enfants. À ce bien-être de leurs mari et enfants, les femmes sacrifient les occasions d'activités extérieures et les relations sociales offertes par la ville. Peu étonnant que les citadines transplantées en banlieue s'ennuient et «dépriment» souvent.*

### Elle court, elle court, la banlieue !

«Ce que les femmes de larive sud déplorent le plus, cependant, c'est le manque de services et surtout de transports en commun.

«Moi, j'irais pas à Montréal mais j'irais à Brossard, parce que c'est une banlieue où il y a plus de services. Il y a au moins l'autobus. Ici, c'est quasiment une ville entre les banlieues.»

# LA BANLIEUE

«On n'est pas en campagne parce que physiquement il y a plein de maisons aux alentours... mais on n'a pas plus de services qu'en campagne. Ça changerait déjà beaucoup d'avoir un transport en commun, on pourrait aller chercher ce dont on a besoin, pour soi et les enfants. Le transport, pour les femmes, est un problème terrible. Ce qui se fait c'est du dépannage : celle qui a une auto fait le taxi ! Sur sept femmes ici, trois ont leur auto.»

«Et quand l'auto ne t'appartient pas, tu l'utilises à l'occasion, t'es dépendante de ton mari et ton horaire est très serré, il faut que tu planifies à la minute tes courses, ta visite chez le médecin... ça conditionne beaucoup tes activités.»

«Moi, j'ai besoin de l'auto pour aller chercher un pain ! Au fond, ça ne facilite pas notre travail ménager d'être en banlieue, ça le complique. Ce n'est pas fait en fonction des femmes. Le dépanneur est à un mille. S'il t'arrive une urgence comme un enfant blessé et que tu n'as pas l'auto, tu dois payer une fortune en taxi ou tu cours chez tes voisines motorisées pour te faire conduire. Pour les médicaments, c'est la même chose, il n'y a qu'une pharmacie, ouverte de 9 à 5 heures, alors que tu n'as pas l'auto familiale. Rien ne facilite nos tâches de mères et d'épouses.»

*«Parce qu'elles sont responsables des tâches ménagères, de la maison et des enfants, le temps et la distance prennent une signification particulière pour les femmes. Leur espace-temps est structuré par le travail ménager. Elles ont moins de temps pour se déplacer... alors qu'en banlieue les distances sont plus grandes. Vu la nécessité de l'automobile, l'accès inégal des femmes à ce moyen de transport, et la déficience des transports publics, la mobilité des banlieusardes est fort limitée.»*

*Dans la famille, la voiture est prioritairement utilisée par l'homme pour son travail, pour d'autres activités personnelles ou pour les sorties familiales. (...) Lorsque les femmes utilisent la voiture familiale, elle leur est «confiée» par leur conjoint. (...) La possession d'une deuxième voiture ne signifie pas nécessairement un accroissement de la mobilité des femmes mais jouera plutôt dans le sens d'un renforcement dans l'attribution des tâches traditionnelles : faire les courses, accompagner les enfants, etc. En quelque sorte, la possession d'une voiture augmente le travail ménager. Celles qui sont les plus mobiles transportent avec elles la responsabilité du travail ménager, c'est le «dedans» qui continue.*

*Si la tendance à l'étalement urbain se poursuit, étant donné le peu de mobilité des femmes, on peut penser qu'elles seront de plus en plus confinées à la maison et au quartier. (...) La mobilité, la possibilité de se déplacer est une des clefs de l'autonomie parce qu'elle permet un éventail d'activités plus vaste. Le concept de co-voiturage (...) pourrait être adapté et servir à un groupe de ménagères pour leurs déplacements. Les femmes de Whitehorse, au Yukon, isolées sur un territoire de 370 kilomètres carrés, ont créé la Yukon's Women's Minibus Society, avec de petits véhicules plus économiques. Les autobus sur commande, déjà utilisés au Québec pour les personnes handicapées, pourraient aussi servir aux ménagères de banlieue.*

Le manque de services est encore plus crucial quand les enfants grandissent, vu la faible densité de population et les distances.

«En le disant, je réalise que j'étais venue en banlieue pour élever des petits, mais que les problèmes ont commencé avec l'école... Tant qu'ils jouaient autour de la maison, ça allait. Et le manque de services se complique à l'adolescence : tu dois limiter leurs loisirs, leurs cours, t'as pas le choix. Par exemple, mon garçon est excellent en gymnastique, il a le potentiel d'un champion. Mais pour le pousser là-dedans, il faudrait que je le voyage à Montréal, au centre Immaculée-Conception, trois fois par semaine entre 17 et 19 heures. Pour moi c'est impossible, même si j'ai une auto ; ça chambarderait toute la vie familiale, les soupers, etc. Tout ça parce qu'on n'a pas d'équipement ici. Alors j'ai contacté le centre de loisirs et je vais essayer d'obtenir une salle de gymnastique ici. Pourquoi irais-je en ville si je peux obtenir ici tout ce dont j'ai besoin ? Ça prend des femmes décidées. Mais c'est une chose que j'ai réalisée depuis que je suis des cours et que je viens à Ma'me Chose : quand on ne demande rien, on n'a rien.»

*L'inadaptation de la banlieue américaine est de plus en plus flagrante. Le marché de l'emploi est limité, les transports en commun inadéquats et les garderies peu abondantes. Le principal défaut de la banlieue nord-américaine, c'est son manque d'équipements urbains essentiels à la vie des femmes qui travaillent ou leur inaccessibilité lorsqu'ils sont disponibles. (...) Il est difficile de ne pas déduire qu'elle est planifiée par et principalement pour les hommes (...).*

## Le système D..ébrouillardise

C'est une des choses qui ressortent le plus positivement du tableau : confrontées à ce manque de services, les femmes de banlieue ont de plus en plus tendance à s'organiser, et le féminisme y est pour quelque chose : c'est en s'intégrant à des associations de femmes ou à des groupes de discussion, ou en suivant des cours, que la plupart sortent de l'isolement et commencent à réagir davantage.

La plupart des femmes de Laval avaient connu d'autres groupes de femmes avant Laval au féminin : Filles d'Isabelle, Cercle des fermières, centre de bénévolat qualifié, cours de relations humaines : «Sans groupements de femmes, je serais peut-être restée isolée. J'ai connu d'autres femmes d'abord à cause des enfants, dans les arénas. – Moi je suis venue de Montréal à Laval il y a 15 ans. À Fabreville il n'y avait pas de groupe, pas de Cercle des fermières. Au Salon de la femme, j'ai rencontré le groupe de Sainte-Rose, et puis après j'en ai fondé un à Fabreville. Avec ça, les scouts et les jeannettes, je me suis intégrée plus facilement, j'ai pris plus de responsabilités dans les comités d'école, etc. Pour organiser des choses. En ville, où c'est déjà organisé, ça ne m'aurait pas intéressée. Oui, c'est plus facile de s'impliquer en banlieue.

Obtenir plus de services des municipalités et des écoles est difficile. Que ce soit une salle de gymnastique, une garderie, un transport scolaire amélioré, ce sont surtout les femmes qui s'en chargent, bénévolement.

Les femmes de Sainte-Catherine, par exemple, se sont battues pour le transport scolaire des enfants le midi (comme le transport est assuré à plus d'un mille de l'école, certains enfants de six, sept ou huit ans devaient marcher près de quatre milles par jour), et pour déplacer du soir au jour des cours d'éducation aux adultes.

Parfois, elles sont forcées d'innover carrément. Avec d'autres, Suzanne Gagner a créé les Petits cheminots, un système illimité d'échange-gardiennage entre parents, valide surtout le soir et la fin de semaine.

Pourtant, toutes ces banlieusardes n'auraient-elles pas droit autant que les femmes urbaines aux services de garderie, de cours, de loisirs, qu'elles assument bénévolement ?

«Mais plus on s'organise, moins ils nous donnent de services. Comme les Petits cheminots, c'est extraordinaire. Mais ça fait que t'as pas de garderie. On prend pour acquis que les femmes en banlieue se connaissent et vont s'organiser entre elles. Normalement, d'après les plans quinquennaux de l'Office de garde du Québec, il devrait y avoir une garderie à Saint-Constant, à Candiac aussi.»

«Et la garderie en milieu scolaire, ça n'a pas marché non plus. Moi, j'en ai une qui arrive à 3 h, l'autre à 3 h 05, alors qu'est-ce que je peux faire de mon après-midi ? Sans compter les jours de congé pédagogique ou de pannes !»

## L'épreuve de force

Dans ces conditions, comment travailler à l'extérieur ? Compte tenu des distances, ça devient une épreuve de force.

«J'admire les femmes qui travaillent à l'extérieur. Moi, j'ai travaillé sept ans et, sans que je m'en rende compte, ça m'a épuisée. J'adorais ça mais j'étais crevée. Surtout si t'as pas d'aide à la maison...» – «Moi, j'ai travaillé à temps partiel, de nuit, la fin de semaine, avec trois enfants. J'étais vidée, pas loin de ma tombe, alors j'ai arrêté.» – «Moi, je suis une mère célibataire, en chômage depuis presque un an. Comme je risque de ne retrouver du travail qu'à Montréal, je serai obligée de déménager. Je regretterai un peu Delson, et l'air de la campagne, la liberté... mais là c'est trop, je me retrouve sous une bulle, cachée dans un petit trou, et je ne suis pas ce genre-là. Je pense que ce sera mieux pour mon fils et pour moi de déménager. En plus, il n'y a pas beaucoup de vie ici, surtout pour une femme célibataire.»

Il est clair que la «vraie» vie, celle du travail salarié, est ailleurs.

*Depuis la montée du capitalisme industriel (...), il y a une ségrégation entre les espaces dits masculins et ceux dits féminins. Les femmes sont souvent vues comme un «prolongement» de la sphère domestique, de la maison et du quartier; les hommes quant à eux dominant la sphère publique, le marché de l'emploi, les institutions et la politique.*

Cette coupure vie privée/vie publique a aussi ses effets psychologiques :

«Quand je travaillais, j'avais pas besoin de liens en banlieue. J'avais mon identité, mes ami-e-s, tout ça... Mais quand t'arrêtes de travailler, ça coupe tout et là c'est difficile.» Cela me rappelle une femme citée par Friedan : «Je n'ai aucune difficulté à proprement parler. Mais je suis désespérée. J'ai l'impression de n'avoir pas de personnalité : je suis celle qui fait la cuisine, celle qui torche les gosses, celle qui fait les lits, celle qui est toujours là quand on l'appelle. Mais moi, qui suis-je ?»<sup>6</sup>

Est-il étonnant que les cours de relations humaines, ou d'affirmation de soi, soient si populaires auprès des femmes de banlieue ? Le jour de notre passage à Laval, le sujet de discussion est *La crise d'identité*, ou : comment, à 40 ou 50 ans, reconstruire son identité personnelle, quand les enfants partent et que la maison/lieu de travail se vide ?

«Cet inqualifiable malaise ne serait-il pas lié d'une certaine manière au travail domestique de la ménagère ? se demandait Friedan. «On la veut épouse, amante, mère,

infirmière, consommatrice, cordon bleu, chauffeur, décoratrice, pédiatre, etc. Ses journées sont morcelées par de multiples occupations : elle les passe à courir de la machine à laver la vaisselle à la machine à laver le linge, du téléphone à l'essoreuse, du supermarché au terrain de jeux à la leçon de danse (...) Elle ne peut pas consacrer plus de quinze minutes à la même occupation.»<sup>7</sup>

Dans *Toilettes pour femmes*, Marilyn French décrit aussi longuement la suite monotone des occupations de Mira et de ses amies : «Adèle retourna dans la cuisine et vérifia son emploi du temps. Alors ? jeudi après-midi : Eric aux scouts, prendre une caisse de soda pour la rencontre des scouts ; aller chercher le costume gris de Paul chez le teinturier ; Billy chez Di Napoli pour son projet ; LAIT, avait-elle écrit en grosses lettres en bas de la page. Elle regarda la pendule : 3 h 05. Elle décrocha le téléphone.»<sup>8</sup>

## Profession : ménagère

Pour toutes les femmes, le problème du temps est crucial, à cause entre autres de la nature du travail ménager. La théoricienne Frieda Forman du Women's Research and Resource Center de Toronto, travaille sur ce rapport des femmes au temps :

«Malgré les progrès technologiques, les «ménagères» d'aujourd'hui passent plus de temps que leurs grand-mères aux tâches domestiques (entre 55 et 70 heures par semaine). Des activités moins «dures» mais prenant plus de temps ont remplacé les corvées d'antan. Dans les milieux à bas revenu, cela fait encore plus d'heures : magasinage plus minutieux, préparation de repas nourrissants mais peu coûteux, reprisage des vêtements, et surtout les soins aux enfants – comme il est hors de question de payer une autre femme pour le faire.»

«(...) À quel point peut-on parler de loisirs pour les femmes mariées ?» demande Martin Meisener dans son étude, *Sexual division of labour and inequality : labour and leisure*. «D'abord, même les moments de détente des femmes sont surestimés. Les visites, les fêtes, les soirées et même les heures de télévision comprennent toujours pour les femmes un certain travail : préparer et servir les repas, enlever et laver la vaisselle, etc. Ce «temps libre» est aussi du travail, sans parler de l'attention constante aux soins physiques et émoifs des enfants et du mari.» Et il conclut : «Il est possible que la notion de loisir soit incompatible avec le fait d'être une épouse ou une mère. En sociologie, le rôle de la ménagère est «diffus», ce qui veut dire qu'on peut littéralement lui demander n'importe quoi n'importe quand. En termes de convention collective, cela équivaudrait à une disponibilité totale (stand-by) de 24 heures par jour, sept jours par semaine, pour remplir les exigences du travail.»<sup>9</sup>

Pour les femmes de banlieue, surtout celles qui cumulent les deux tâches, le temps est encore plus dramatique, à cause des distances : «On le paie physiquement, d'habiter en banlieue. C'est le temps qui nous pèse, dans tout ce qu'on fait, aller magasiner, ou chez le médecin, à cause évidemment des distances et du transport. C'est ça qui nous coûte cher.» D'autant plus que rien ne les aide à accomplir plus vite leur travail à la maison.

«Réservez une maison à Bourgival, et réconciliez le confort de la ville et le charme de la campagne.»

(Publicité dans un journal)

«On n'est pas en ville, on n'est pas à la campagne, on est près de l'autoroute !»

(Une femme de Laval)

Suite à la page 37

# BOUGE-T-ELLE ?

# LA BANLIEUE BOUGE-T-ELLE ?

## Suite de la page 27

Betty Friedan qualifiait la maison individuelle en banlieue de camp de concentration confortable.

L'espace des femmes – la maison – est à la fois source de satisfaction et premier lieu de l'oppression (...) par l'entremise du travail ménager. (...) La maison individuelle renforce les rôles sexuels traditionnels, principalement parce qu'elle permet mal le partage des tâches ménagères et ignore le besoin des femmes pour un espace à l'extérieur de la cuisine qui leur soit personnel (une «chambre à soi»).

## Des maisons sans cuisines

Entre 1860 et 1930, aux États-Unis, les «féministes matérielles» ont proposé des solutions matérielles à des problèmes engendrés par l'organisation sociale, croyant que pour modifier la situation des femmes, il fallait changer leurs conditions d'existence.

Selon les féministes matérielles, «la division entre l'espace privé et l'espace public, la séparation de l'économie domestique et de l'économie politique générées par le capitalisme industriel (...) entraînent l'isolement des femmes dans le logement et rendent leur travail invisible. (...) Elles identifient l'exploitation économique du travail des femmes comme étant la cause première de leur inégalité. Elles réclament donc un salaire pour le travail ménager, son industrialisation et sa collectivisation (donc) des modifications dans l'organisation spatiale des cuisines, des maisons, des quartiers. (Pour) contrer l'isolement des ménagères, le concept de «maisons sans cuisine» est un des plus intéressants, (qui) prévoit des espaces communs réservés aux tâches ménagères.»

Même si certains architectes et urbanistes anglais et américains reprennent les idées des féministes matérielles, leurs propositions se heurtent aux grandes corporations industrielles qui «ont un intérêt économique immédiat à préserver les femmes de la socialisation du travail ménager.»

Vers 1930, leur mouvement se désintègre ; aux États-Unis, on les associe aux communistes qui sont en train d'implanter en URSS des garderies et cuisines adjacentes aux usines. Les buts de l'État et de l'industrie sont au contraire de soutenir l'idée de la propriété et de développer la maison individuelle. L'American Dream n'est-il pas d'abord individualiste ? Avoir sa maison, son auto, sa femme, ses enfants, le tout sur son propre espace.

Ce qui est vrai du design intérieur l'est encore plus de tout l'aménagement «sururbain».

«En parlant d'aménagement... tu vas visiter des projets domiciliaires, tu vas compter plein de maisons, et tu cherches le parc ! Quand je suis arrivée ici avec un enfant, enceinte du 2<sup>e</sup>, je ne l'ai pas trouvé, «encore un projet»... Là, il est en défrichage, mes gars ont 3, 4 ans.» – «Moi, l'aménagement... Je ne le sais pas, c'est une idée : toutes mes voisines ont une piscine... mais moi je me demande si la banlieue idéale ce ne serait pas d'avoir plein de maisons avec au milieu une seule piscine plus grande, communautaire. Tant qu'à en nettoyer deux ou trois, on n'aurait pas été mieux d'en avoir une seule plus grande ?» On a créé les banlieues pour que ça convienne aux hommes. C'est toujours fait par eux. Exemple : une piscine pour chaque terrain. Nous autres, les femmes, on se rend compte de ce qu'il faut mais ce sont des hommes qui décident de l'allure des banlieues, des modèles des maisons, etc. En gang, les constructeurs, les architectes, les conseillers municipaux, les décideurs de schémas... mais c'est pas eux qui vivent dedans 24 heures sur 24, c'est les femmes.»

«Il faudrait qu'on y soit plus, au moment des décisions, qu'on change le modèle masculin ; j'ai une amie qui a

dessiné les plans de sa nouvelle maison, en fonction d'elle et des trois enfants d'abord, et c'est pas pareil... Mais pour être là, dans les décisions, il nous faudrait plus de disponibilité.»

Et on revient au problème central du temps. Les femmes s'impliqueraient-elles plus en politique, en syndicalisme, en création, si elles avaient plus de temps à elles ?

Finalement, pour Céline Cloutier et pour d'autres chercheuses féministes,

«L'organisation spatiale est une manifestation de l'organisation sociale (...), la ségrégation entre les différents espaces urbains correspond, approximativement, à la division des responsabilités entre les femmes et les hommes pour la reproduction et la production – ou division sexuelle du travail. Les banlieues sont donc des «espaces de reproduction», des «lieux de la domesticité» et, pour certain-e-s chercheur-e-s, «le maintien des femmes dans ces zones traduit une volonté de les garder dans l'orbite mâle.»

Comment ne pas croire avec les chercheuses féministes (encore trop rare aussi en urbanisme et en aménagement) que l'isolement physique des femmes en banlieue reflète bien l'absence des femmes du pouvoir ?

Mais comment ne pas voir dans l'insatisfaction exprimée des banlieusardes, à l'égard des services qui leur manquent, et dans leur volonté de rompre leur isolement par la multiplication de groupes de femmes, de cours et de services autonomes, comme Ma'me Chose ou Laval au féminin, le signe d'une réaction de plus en plus concertée ? Oui, messieurs les développeurs, la banlieue bouge, métez-vous.

Mais il y a tant de choses à faire ne même temps. Creuser le rapport des femmes au temps et à l'espace, multiplier les actions et regroupements locaux, etc. Où trouverons-nous le temps ?



### Recherche :

FRANCINE TREMBLAY

RENÉE QUINTAL

### Entrevues :

FRANÇOISE GUÉNETTE

ARIANE ÉMOND

### Rédaction :

FRANÇOISE GUÉNETTE

1/ Betty Friedan, *La femme mystifiée*, New York, 1963. Traduit en français par Yvette Roudy (!), Éditions Gonthier, Genève, 1964, p. 9.

2/ À la faculté d'aménagement de l'Université de Montréal, sous le titre *Divisions spatiales et rapports de sexes : le cas d'une banlieue montréalaise*. Tous les paragraphes en italiques qui suivront sont tirés – malheureusement très abrégés – de cette étude et des auteur-e-s cité-e-s par Céline Cloutier elle-même.

3/ Marilyn French, *Toilettes pour femmes*, Éd. Robert Lafont, Paris, 1978, p. 78.

4/ Ma'me Chose : il y a quatre ans, un groupe de 8 femmes réunies pour discuter de leur isolement et de leur manque de ressources. Aujourd'hui, une centaine de femmes, un café-rencontre hebdomadaire, un centre d'information au féminin, des cours, ateliers, l'échange-gardiennage. Merci à la permanente, Lisette Page.

5/ Laval au féminin : association fondée par trois femmes de Laval en 1978, succédant à des cours, qui donne des stages spécialisés à des femmes de la banlieue, avec des animatrices comme madame Gilberte Hogue.

6/ Friedan, op. cit., p. 13.

7/ Friedan, op. cit., p. 24.

8/ French, op. cit., p. 96.

9/ Frieda Forman, *Women and Time*, Women's Research and Resource Center, The Ontario Institute for Studies in Education.

10/ À l'automne 84, dans LVR, un dossier sur les femmes et le logement : comment seraient, effectivement, les maisons de nos rêves ?